

l'étonnement. L'auteur de ce beau projet a peut-être oublié de calculer la masse de remblais nécessaire pour remplir le vide laissé par le déménagement du Rhône ; mais, le progrès aidant, la chose deviendra facile. Démolissons la colline de Fourvières, jetons ses débris dans le lit desséché du fleuve, nous le comble-rons ; et de plus, Fourvières n'existant plus, nous aurons sur la rive droite de la Saône une vaste place horizontale. Hélas ! je pleurerai probablement mon vieux Rhône et ma pittoresque montagne. Cependant ma philosophie me fournira encore quelques motifs de consolation : d'un côté, la suppression des rivières amènera logiquement celle des ponts suspendus, qui n'auront plus pour ressource que de jeter leurs maigres et perfides travées par dessus les vallées ; d'autre part, l'aplanissement de nos collines préservera la population lyonnaise des différents casse-cous ascensionnels que le progrès lui prépare.

J'aurais désiré que l'émotion dont j'ai parlé en commençant eût été la goutte d'eau qui fait déborder le vase, et qu'une bien-faisante réaction vint régler le développement des intérêts matériels ; j'ai peu d'espoir. Cependant les hommes intelligents ne doivent pas céder au découragement, mais combattre sans cesse et protester par leurs discours en faveur de la raison et du bon goût. Je ne crois pas à la guérison du mal qui nous dévore ; je pense seulement que des palliatifs convenablement appliqués pourraient ralentir dans sa marche l'invasion de l'épidémie et en atténuer les effets désastreux.

Paul SAINT-OLIVE.

Septembre 1853.